

Éditions Locart

Emilien Tracol

Étude sur les ressorts du féminisme constructiviste

Résumé

Mars 2024

(Dernière mise à jour : juillet 2024)

Article humain dont le résumé ci-dessous est basé sur une synthèse IA, quoique corrigé et reformulé par l'auteur. Aucune idée n'est d'origine IA.

Notre intention n'est pas de contester l'égalité de dignité entre l'homme et la femme, ni l'égalité de leurs droits, à laquelle nous adhérons pleinement. Nous tenons au contraire pour évident que les deux sexes participent d'une même humanité et doivent être reconnus comme égaux en droit. Mais cette égalité juridique n'est qu'un prétexte pour le féminisme contemporain qui, derrière ce bouclier moral avance une vision précise de l'homme et de la femme et de leurs différences. S'interroger sur ces différences est devenu risqué si nous en venons à contester la réponse que donne le féminisme moderne, montrant que ce dernier ne se contente pas de défendre des droits : il impose un schéma de penser sur la nature des hommes et des femmes, de leur relation et de l'histoire en générale. Ce sont sur les présupposés philosophiques du féminisme actuel que nous situons notre réflexion. Ces derniers, cachés derrière la façade de la lutte pour les droits des femmes, ont besoin d'être interrogés pour savoir vers quoi la société doit aller pour plus de justice et de paix dans les relations des hommes et des femmes, et si le féminisme ne se dirige pas à l'inverse vers des tensions, des injustices, et des oppressions.

Dans ce cadre, la pensée philosophique du féminisme s'inscrit dans un climat intellectuel plus large, celui de l'égalitarisme moderne. Les sociétés démocratiques ont progressivement développé une passion croissante pour l'égalité, au point que toute différence entre les sexes est perçue comme suspecte, voire injuste. Ce mouvement a eu des effets légitimes et salutaires lorsqu'il s'est agi d'abolir des privilèges arbitraires et de reconnaître à tous les mêmes droits. Mais il produit une dérive dès lors qu'il refuse les différences naturelles. À partir du moment où l'on pose comme postulat que l'égalité doit signifier similitude, toute dissemblance entre les sexes devient insupportable ; il faut alors la nier et l'expliquer par une oppression. C'est ainsi, selon nous, que le féminisme constructiviste en vient à penser les différences homme-femme non comme des traits réels, mais comme les effets d'un ordre social qui aurait façonné la femme dans un sens défavorable. La femme est alors le produit d'une société patriarcale, et la preuve en devient toutes les différences qu'il faut vite abolir. Nous voyons que nous ne sommes plus dans une dénonciation de l'inégalité des droits, mais dans la dénonciation de la différence des sexes elle-même, soupçonnée d'être le produit d'une domination. Or, avant de faire procès à la société, il faudrait prouver qu'il s'agit bien d'elle, et

pas de la nature, car dans le second cas, la lutte féministe perd de son sens et frappe pour ainsi dire dans le vide.

De là naît une première contradiction. En affirmant que la société a construit la femme dans une position (sociale et biologique) inférieure, le féminisme dominant déprécie ce qu'est la femme, et la considère même comme inférieure lorsqu'elle ne se conforme pas à l'idéal qu'il promeut ! Et ce modèle idéal du féminisme n'est pas la femme, mais l'homme ! La femme libre est peçue comme celle qui adopte les valeurs traditionnellement associées à la réussite masculine, c'est-à-dire l'autonomie économique, la carrière, le pouvoir, la compétition sociale. Le féminisme entend délivrer la femme en la rendant semblable à l'homme, car dit-il les critères masculins sont plus valorisants. C'est pourquoi nous voyons dans ce féminisme une pensée, au fond, masculinisante : le mouvement mesure l'émancipation d'une femme à sa capacité à imiter la vie d'un homme, en contestant que les codes historiquement masculins soient réellement masculins, et que les femmes peuvent aussi être « des hommes comme les autres ». Ainsi, la contestation des différences hommes-femmes se fait pour que les femmes puissent devenir des hommes. La féminité et ses valeurs perdent ainsi tout crédit dans les mouvements féministes. Nous pouvons donc confirmer que le féminisme déconstruit en premier la femme, puisqu'il en conteste jusqu'à l'existence réelle.

Cette négation des différences sexuelles s'appuie sur une philosophie précise : le constructivisme. Celui-ci soutient que les différences psychologiques, les rôles sociaux et même, tendancielllement, l'identité sexuée elle-même seraient uniquement du fait de la société. Si la femme et l'homme diffèrent, ce ne serait pas d'abord parce qu'ils sont naturellement différents, mais parce qu'ils ont été construits différemment par la société. Cette position, nous la lisons dans les ouvrages de Simone de Beauvoir qui n'est qu'une variante de l'existentialisme de Sartre. Selon cette anthropologie, l'existence précède l'essence : nous ne recevrons aucune nature déterminée, nous serions au contraire d'abord indéfinis, ouverts, entièrement malléables, sans aucune caractéristique préalable à la société, et c'est uniquement elle et nos choix ultérieurs qui feraient de nous ce que nous devenons. Dans une telle perspective, la différence sexuelle n'est qu'une fabrication historique et sociale, sans qu'intervienne un quelconque facteur biologique. C'est pourquoi le sexe lui-même est remplacé par le genre, et la nature, si ce mot est encore admis, n'est plus qu'un matériau contingent, susceptible d'être redéfini par le contexte.

C'est précisément ce qui est contestable, et que nous contestons. Nous ne soutenons nullement que la culture n'ait aucun rôle dans la formation des comportements ; ce serait une absurdité symétrique. Mais l'idée selon laquelle toutes les différences sexuelles seraient culturelles est fausse. En effet, nous objectons que la biologie n'est pas anecdotique. Nous ne sommes pas d'abord des êtres humains abstraits qui deviendraient ensuite hommes ou femmes par l'effet d'un conditionnement ; nous sommes immédiatement des êtres sexués. Le corps sexué n'est pas une enveloppe extérieure dont la société nous a revêtu ; il est constitutif de notre être, et indélébile. Les chromosomes, les hormones, les structures physiologiques ne sont pas des illusions de langage. Ils introduisent une différenciation réelle entre les sexes, antérieure à toute socialisation, et qui ne peut être effacée par décret. La société peut influencer sur les conduites, valoriser certains comportements, en inhiber d'autres ; elle ne crée pas pour autant ex nihilo la structure biologique de l'homme et de la femme qui continue de jouer son rôle.

Notre thèse ne s'arrête pas aux différences corporelles et anatomiques. Nous soutenons qu'il existe un lien profond entre le corps et la psychologie. Nous ne voulons pas réduire l'esprit à la matière, dire que le biologique est toute la vie psychique ; ce que nous refusons, c'est la coupure radicale entre un corps, forcément naturel, et une âme qui serait intégralement construite par la société. Le corps vivant et l'âme ne forment pas deux réalités étrangères : ils sont inséparables et s'influencent mutuellement. Si le corps agit sur notre manière d'éprouver, de percevoir les choses, de désirer, ce qui est inévitable car il est en prise avec la réalité, alors la psychologie ne peut être entièrement culturelle, et nos désirs sont en partie conditionnés par notre corps. Sans doute demeure-t-il souvent difficile de distinguer avec précision ce qui, dans un comportement, relève de la nature ou de l'éducation, tant les deux sont mêlées ; mais cette difficulté n'autorise pas à conclure que la nature n'influence en rien. Au contraire, l'existence de constantes relativement stables à travers les époques et les sociétés, notamment dans les différences hommes-femmes, suggère qu'un substrat plus profond subsiste malgré les variétés culturelles.

Notre article insiste alors sur un ensemble de différences biologiques et neuroendocrinologiques entre les sexes, non pour en tirer une essence rigide, mais pour montrer qu'il existe au moins des tendances psychologiques naturelles et significatives. Les hormones, notamment, jouent un rôle dans la différenciation sexuelle du corps et du cerveau dès le développement embryonnaire, puis à l'adolescence. À partir de là, il est sûr que certaines différences de comportement, d'orientation cognitive ou de sensibilité ne soient pas de simples

produits du conditionnement social. Nous évoquons ainsi, à titre de tendances générales et non de règles absolues, davantage d'empathie chez les femmes, davantage de systématisation ou d'abstraction chez les hommes, ou encore des manières différentes d'appréhender certains problèmes. Ces constats n'impliquent nullement qu'un sexe soit supérieur à l'autre ; ils indiquent seulement qu'il existe des prédispositions différenciées, dont la culture peut ensuite prolonger, infléchir ou accentuer les effets. Cela signifie néanmoins qu'aucun matraquage social ne peut rendre les hommes et les femmes parfaitement identiques, et que leurs choix de vie et de désirs resteront tendanciuellement différents, comme on le constate dans les pays Scandinave où pourtant il est difficile de dire que la société opprime les femmes d'une quelconque manière.

C'est ici que nous formulons l'un de nos points principaux : la culture ne crée pas arbitrairement la féminité et la masculinité ; elle les façonne à partir d'un fond naturel. Autrement dit, les rôles sociaux ne sont pas de pures inventions, mais la prolongation des dispositions naturelles de chaque sexe. La féminité et la masculinité ne sont certes pas des données biologiques ; elles sont en partie construites. Mais elles ne sont pas construites sur rien. Elles prolongent donc des tendances naturelles, elles les organisent, les codifient, les mettent en forme pour créer des relations sociales respectueuses et harmonieuses. C'est pourquoi nous parlons d'une concordance entre caractères naturels et attentes culturelles. La culture n'impose pas n'importe quoi à n'importe qui ; elle travaille sur une matière humaine déjà orientée. C'est également pour cela que les codes de séduction entre les sexes, si variables soient-ils dans leurs manifestations, renvoient à des attentes et à des désirs qui ne sont pas entièrement fabriqués par la société. Il existera toujours des contre exemples, l'étude des comportements n'étant jamais une science parfaite, mais qui se concentre à dégager des tendances majoritaires.

Cette divergence des sexes apparaît, selon nous, dans plusieurs domaines concrets. Le cas le plus frappant est la maternité, non comme simple fonction biologique, mais comme expérience profondément structurante pour la psychologie féminine. Le fait de porter et de donner la vie constitue une différence décisive, qui incline la femme vers certaines formes particulières de relation, de don de soi et d'attention à l'enfant. À partir de là, nous critiquons vivement un féminisme qui dévalue la maternité sous prétexte que cette dernière ne s'inscrit pas dans l'idéal moderne de puissance, de productivité et d'indépendance économique. Aussi, lorsque le féminisme pense les relations familiales en termes de domination, de rapport de force ou de lutte des classes, il transpose au couple des concepts qui lui sont étrangères. À nos yeux,

l'idéal adéquat pour penser la relation entre l'homme et la femme n'est pas la domination de l'un sur l'autre, mais le service réciproque. Le couple n'est pas d'abord une arène où s'affronteraient deux intérêts antagonistes ; il est, ou devrait être, une communauté de vie fondée sur l'amour, le dévouement et l'ouverture à l'autre. Le féminisme ne prône pas cela.

Nous contestons également l'idée d'une interchangeabilité complète des rôles parentaux. Là encore, nous ne prétendons pas enfermer chaque sexe dans une caricature ; mais nous refusons de croire que le père et la mère seraient rigoureusement équivalents dans ce qu'ils apportent à l'enfant. Notre article mobilise ici la psychanalyse : la mère et le père remplissent des fonctions distinctes et complémentaires dans la structuration psychique de l'enfant. La mère incarne un premier rapport d'accueil, de présence et de tendresse ; le père introduit une médiation, une séparation, une ouverture au monde extérieur et à la loi. Du fait de leur caractère respectif, l'homme et la femme n'apportent pas les mêmes émotions, et il paraît impensable qu'un enfant ait la même relation avec son père qu'avec sa mère. On ne peut faire l'économie de la différence sexuelle dans une éducation saine, puisque le développement psychique normal s'appuie sur les éléments qu'offre de la complémentarité parentale. Il ne s'agit donc pas de faire travailler la mère à la maison sans que le père ne fasse rien, notre propos tient à souligner que le père est indispensable et irremplaçable pour la vie de l'enfant, tout comme la mère. La femme ne doit pas être exploitée dans son foyer, à moins d'avoir une brute pour mari. Pour autant, cette volonté de surveiller et de compter les tâches ménagères que fait l'autre relève d'une logique de peur et de suspicion, qu'un couple heureux rend inutile puisqu'il s'aime et s'aide dans un accord naturel et mutuel. Si ce sont des lois qui régissent la relation du couple, il y a de quoi s'inquiéter sur son avenir.

Cette complémentarité nous conduit à réinterpréter correctement la répartition sexuée du travail dans la société. Si l'on pose comme principe que l'homme et la femme sont naturellement identiques, comme le fait le féminisme, toute différence de résultat entre eux devra nécessairement être imputée à une discrimination. Mais si l'on reconnaît au contraire l'existence de sensibilités et d'attraits partiellement différents, et venant de leur nature, il devient possible de comprendre pourquoi certaines professions attirent davantage les hommes et d'autres davantage les femmes, même dans des sociétés fortement égalitaires. L'exemple de la Suède, évoqué précédemment, vise à montrer que l'avancée de l'égalitarisme et la levée des obstacles juridiques pour rendre accessible tout domaine aux femmes ne suppriment pas la division sexuée des orientations professionnelles. Nous en concluons que l'inégalité de résultats

ne prouve aucunement une injustice ; elle reflète surtout des préférences divergentes. Ceci est dit contre la logique féministe des quotas, qui prétend égaliser par la contrainte les pourcentages d'hommes et de femmes dans chaque métier, comme si par la force nous allions rendre les femmes plus libres. Pour plier la réalité à ses théories, le féminisme devient sexiste en choisissant comme critère d'embauche le sexe de la personne...

Nous terminons notre travail en mobilisant l'exemple des jouets, qui joue ici un rôle emblématique. Selon l'interprétation constructiviste, les jouets dits genrés seraient l'un des instruments par lesquels la société façonnerait très tôt les goûts, les désirs et les rôles futurs des enfants dans la société. Nous contestons cette lecture pour une raison simple : elle suppose un enfant presque entièrement passif, sans préférences naturelles, recevant de l'extérieur jusqu'à ses désirs les plus élémentaires. Or l'expérience la plus ordinaire montre le contraire. L'enfant a des goûts, des refus, des attrait spontanés ; il ne se laisse pas modeler sans son avis. Il accepte certains jouets, en rejette d'autres, manifeste des préférences bien avant de pouvoir intérioriser consciemment les discours sociaux sur le genre. Si l'enfant construisait réellement tous ces désirs selon l'éducation des parents, comment comprendre leur refus ou leur ennui face aux activités qu'on leur présente ? Ils devraient au contraire finir inmanquablement par aimer ce que leurs parents leur offrent ou propose, si, comme le croit le féminisme constructiviste, les enfants n'ont pas de goût naturel, mais seulement construit. Il est donc plus cohérent, selon nous, de dire que la société range les jouets en fonction de préférences déjà observées, plutôt que d'affirmer que ces préférences seraient créées de toutes pièces par elle. Là encore, nous ne nions pas l'influence éducative ; nous refusons seulement qu'elle soit pensée comme cause exclusive. Les enfants développent naturellement et par eux-mêmes des goûts et des désirs, sans que ces derniers ne soient commandés par l'extérieur.

En définitive, notre thèse tient en ceci : le féminisme constructiviste procède d'un égalitarisme radical qui, ne pouvant admettre les différences naturelles entre les sexes, les reconduit à la seule société. Cette philosophie nous paraît fausse parce qu'elle méconnaît la réalité biologique, l'influence du corps sur la psychologie, la persistance de tendances sexuelles différenciées, et la manière dont la culture elle-même prolonge plutôt qu'elle n'invente ces différences. L'homme et la femme ne sont pas identiques ; ils ne sont pas pour autant inégaux en dignité. Leur différence ne justifie ni domination ni hiérarchie, mais rend caduc tout rêve d'une parfaite interchangeabilité entre les deux, et d'avoir un jour des résultats globaux des hommes et des femmes identiques dans chaque domaine. Le véritable enjeu n'est donc pas de

nier la différence au nom de l'égalité, mais de préserver l'égalité des droits, la complémentarité des sexes et le respect de leurs spécificités. Si le féminisme veut réellement servir les femmes, il lui faudra cesser de lutter contre elles en niant leur spécificité, en idolâtrant certaines valeurs masculines, en menant une guerre et un rapport de force entre les sexes, et en s'acharnant contre un patriarcat qui sert d'explication systématique aux différences entre l'homme et la femme. Or, nous venons de montrer qu'en faisant l'économie de cette hypothèse patriarcale nous retombons encore sur ces différences, qu'elles ne découlent donc nullement de lui, et qu'ainsi, le fondement même de la théorie féministe et le principe de leur combat n'est qu'une chimère, dont il aurait fallu interroger la pertinence pour s'en rendre compte.